



Que savons-nous de l'impact de l'“ Etat islamique ” sur l'Asie centrale et le Caucase ?

Bayram Balci

► To cite this version:

Bayram Balci. Que savons-nous de l'impact de l'“ Etat islamique ” sur l'Asie centrale et le Caucase ?. Les Études du CERI, 2016, Regards sur l'Eurasie - L'année politique 2015, 219-220, pp.27-32. hal-03633752

HAL Id: hal-03633752

<https://sciencespo.hal.science/hal-03633752>

Submitted on 7 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Que savons-nous de l'impact de l'« Etat islamique » sur l'Asie centrale et le Caucase ?

par Bayram Balci

Jamais une guerre civile n'a inspiré autant de passions djihadistes dans le monde, ni attiré autant de candidats au djihad que la guerre civile syrienne. Ni l'Afghanistan, ni la Tchétchénie ne soutiennent la comparaison par la diversité tant géographique qu'ethnique des combattants. Les cohortes les plus nombreuses viennent du monde arabe, d'Irak, de Libye, d'Afrique du Nord et de la péninsule arabique.

Les Caucasiens et les Centrasiatiques sont moins nombreux, mais leurs actions sur le terrain inquiètent les autorités de leurs pays d'origine et leurs itinéraires jusqu'au Moyen-Orient suscitent les fantasmes les plus variés. L'inaccessibilité et la dangerosité du terrain rendent l'étude de leur démarche difficile, et nous nous proposons ici de faire un état des lieux des savoirs en tentant de répondre à quelques questions : qui sont-ils ? Combien sont-ils ? Quelles sont leurs motivations ? Comment sont-ils perçus en Asie centrale et en Russie ? Comment leur engagement et leurs idées impactent-ils les sociétés locales ?

Considérations générales sur les liens entre djihadisme moyen-oriental et djihadisme postsoviétique

La notion de *djihad*, adoptée aussi bien en anglais qu'en français, ne répond pas forcément à une définition. Sa racine arabe à triple consonance, « j, h, d », au gré des vocalisations possibles, signifie « effort », « lutte », « résistance » ou « tentative », et a donné naissance à autant de prénoms désormais connotés : Jahid, Jihad ou Mujahid. C'est le sens militaire et religieux qui s'impose aujourd'hui. Au sein des différents courants et écoles de l'islam, il n'y a pas de consensus sur sa signification ni sur ses usages, mais le plus petit dénominateur commun est l'effort d'expansion et de diffusion de la religion. Il s'exprime de deux manières : le « grand djihad » que chaque croyant, par sa piété et son respect des prescriptions, doit effectuer pour lutter contre ses propres faiblesses, et le « petit djihad », qui désigne la lutte sacrée qu'ont menée les armées du Prophète pour l'expansion de l'islam. Dans le prolongement de cette tradition, la plupart des dirigeants du monde musulman à travers l'histoire ont instrumentalisé et eu recours à ce vocable pour mobiliser les troupes et satisfaire des intérêts qui ne sont pas forcément religieux : agrandir un territoire ou le défendre.

En Asie centrale et dans le Caucase, le terme a surtout été utilisé au XIX^e siècle pour mobiliser des troupes contre l'expansion militaire russe, notamment par l'imam Chamil, meneur de la résistance caucasienne, ou en Asie centrale, lors de la révolte d'Andijan en 1898. En vain, puisque les pouvoirs russe puis soviétique se sont imposés aisément, avec le soutien d'intellectuels musulmans réformistes, dits *djadid*. Le terme de djihad est alors tombé plus ou moins en désuétude, avant de réapparaître lors de l'invasion de l'Afghanistan par l'URSS, avec un sens particulier. En effet, des résistants afghans s'en sont emparé pour entamer la guerre des *moudjahidin* contre les infidèles soviétiques. En ces temps de guerre froide, le

djihad antisoviétique et anticomuniste des Afghans a bénéficié du soutien considérable des Occidentaux, Américains et Européens en tête, ceux-là même qui aujourd'hui s'opposent aux nouveaux djihadistes mondialisés.

Avec l'implosion de l'URSS, le Caucase et l'Asie centrale ont connu deux expériences distinctes de djihadisme. En Tchétchénie la guerre indépendantiste, initiée par des séculiers, a été récupérée par des islamistes qui ont marginalisé le discours nationaliste pour en faire un combat djihadiste alimenté en partie par l'extérieur. En Asie centrale le mouvement a vu le jour au tout début de la décennie 1990, quand une poignée de militants radicaux, d'inspiration locale mais bénéficiant de soutiens extérieurs, a jeté les bases d'un mouvement djihadiste ouzbek, le futur Mouvement islamique d'Ouzbékistan (MIO) qui, chassé d'Asie centrale, a trouvé refuge en Afghanistan où il survit, même s'il a été décimé par les frappes américaines de l'après-11 septembre 2001.

Curieusement, entre la fin de l'URSS et l'émergence de l'organisation « Etat islamique » en Syrie et en Irak, on n'a pas constaté de connexions particulières entre les djihadistes du Moyen-Orient et ceux de la sphère postsoviétique, où le djihad alimentait des combats locaux, en partie en raison de la méconnaissance du monde extérieur qui rendait les combattants indifférents aux enjeux moyen-orientaux. C'est l'invasion de l'Irak en 2003 qui a enfanté le djihadisme mondial et attiré des candidats originaires de nombreux pays musulmans. Mais il n'a pas eu alors d'influence sur les islamistes d'Asie centrale et du Caucase, centrés sur des préoccupations locales. Or depuis qu'en 2013 une partie de la Syrie et de l'Irak est devenue un « djihadistan » administré par le très puissant Daech, de nombreux Centrasiatiques et Caucasiens ont rejoint leurs rangs. Pourquoi et comment arrivent-ils dans ce Moyen-Orient qui leur est si étranger ?

La présence centrasiatique et caucasienne auprès des djihadistes du Moyen-Orient

Il existe peu d'études fiables susceptibles de donner des informations sur le nombre de djihadistes centrasiatiques présents en Syrie et en Irak. Le rapport de l'International Crisis Group de janvier 2015 parle d'environ cinq cents combattants ouzbeks, originaires de la Ferghana, d'Osh au Kirghizstan ou même de la diaspora de Russie, et de quelques centaines de combattants kazakhs et kirghizes¹. De manière plus anecdotique, le Tadjikistan a fait la une de l'actualité quand le chef des forces spéciales, formé par les Américains, a fait défection pour rallier le djihad en Syrie². L'Institut polonais des affaires internationales (PISM) avance des données plus alarmistes, qui doivent être lues avec précaution, car il n'y a pas moyen de vérifier la mesure du phénomène. Comme le font remarquer John Heathershaw et David Montgomery, même le rapport ICG est biaisé par le fait que ces régimes ne sont pas des modèles de transparence

¹ « Syria calling : Radicalisation in Central Asia », *Europe and Central Asia Briefing*, n° 72, International Crisis Group, Bishkek/Bruxelles, 20 janvier 2015 (<http://www.crisisgroup.org/~media/Files/asia/central-asia/b072-syria-calling-radicalisation-in-central-asia.pdf>).

² I. Rotar, « Political islam in Tajikistan after the formation of the IS », *CERIA Brief*, n° 8, octobre 2015 (<http://centralasiaprogram.org/blog/2015/10/19/political-islam-in-tajikistan-after-formation-of-the-is/>).

démocratique, que la répression des oppositions y est la règle, que tout travail de recherche est partiel et mené *off the record*³. Tous ces facteurs obligent à relativiser les chiffres, qui sont autant d'outils politiques malléables sur la scène intérieure aussi bien qu'extérieure.

Dans le Caucase, la problématique djihadiste se pose différemment. Elle concerne moins le Sud-Caucase, c'est-à-dire l'Azerbaïdjan, que le Nord-Caucase. Cent cinquante à trois cents militants sunnites salafistes seraient partis d'Azerbaïdjan pour combattre le régime de Bachar al-Assad. L'instrumentalisation en Syrie du clivage chiites/sunnites résonne dans ce petit pays où cohabitent encore paisiblement les deux communautés⁴. Il s'agit essentiellement de groupes ethniques nord-caucasiens, appartenant notamment à la minorité Lezgi qui vit à cheval entre le Daghestan et l'Azerbaïdjan. Le phénomène djihadiste est surtout tchéchène et daghestanais. Outre le fait que les Tchétchènes constituent en Syrie le groupe djihadiste non-arabe le plus nombreux, ils s'y distinguent par leur valeur guerrière et leurs prouesses au combat.

L'Eurasie et le Moyen-Orient



³ J. Heathershaw, D. W. Montgomery, « Who says Syria's calling ? Why it is sometimes better to admit that we just do not know », CEDAR, 17 février 2015 (<http://www.cedarnetwork.org/2015/02/17/who-says-syrias-calling-why-it-is-sometimes-better-to-admit-that-we-just-do-not-know-by-john-heathershaw-and-david-w-montgomery/>).

⁴ B. Balci, « The Syrian crisis : a view from Azerbaijan », *Foreign Policy Journal*, 18 mars 2013, Carnegie Endowment for International Peace (<http://carnegieendowment.org/2013/03/18/syrian-crisis-view-from-azerbaijan>).

La plupart ne sont pas originaires de Tchétchénie mais de la diaspora, forcés à l'exil après deux guerres contre la Russie en 1994-1996 et 1999-2001. Leurs chefs viennent le plus souvent de la vallée de Pankisi dans le nord de la Géorgie, et appartiennent au groupe ethnique des Kistes, voisin des Tchétchènes. Sur le terrain syrien, ces combattants de la Pankisi, mais aussi d'autres régions du Caucase voire de Russie, de Turquie et même d'Europe se sont peu à peu organisés en plusieurs groupes. Le premier, Jaysh al-Muhajirin val-Ansar, s'est formé dans le courant de l'année 2013. Cette désormais puissante « Armée des migrants et des partisans » est dirigée par Abu Omar al-Chichani (né Tarkhan Batirashvili) qui vient de la Pankisi et a servi dans les forces spéciales géorgiennes⁵. D'abord autonome, elle s'est rapprochée de l'« Etat islamique » et son commandant a prêté allégeance au calife autoproclamé Ibrahim al-Baghdadi, témoignant de fait d'un éloignement des préoccupations purement caucasiennes. Les forces « rebelles » tchétchènes, organisées en « Emirats du Caucase » dirigé par Duki Omarov, ont vu d'un mauvais œil l'essor de l'EI, qui a réussi à fédérer et à structurer là où elles avaient échoué, provoquant des scissions parmi les combattants tchétchènes en Syrie. Un des adjoints d'Abu Omar al-Chichani, Salahaouddin al-Chichani, a ainsi quitté la Jaysh al-Muhajirin val-Ansar pour créer un groupe rival. Une deuxième scission a eu lieu par la suite, menée par une autre figure combattante de l'organisation initiale, Sayfullah Shishani, lui aussi originaire de la vallée de Pankisi. Cette rupture était liée au clivage entre Daech et Jabhat al-Nusra, les deux principales organisations djihadistes qui occupent le terrain en Syrie. Le nouveau groupe, en désaccord avec les méthodes radicales de l'EI, a préféré coopérer avec la mouvance Jabhat al-Nusra, moins extrémiste et plus ouverte à toutes sortes de coopérations dans le but de faire tomber Bachar al-Assad.

Les sibiylines motivations des djihadistes caucasiens et centrasiatiques en Syrie

Comprendre et expliquer les motivations des étrangers qui font le djihad dans les villes et les campagnes de Syrie et d'Irak n'est pas aisé. Les différents cas de radicalisations et de passages à l'acte djihadistes, y compris ceux des militants originaires de l'ex-URSS, ont des sources et des justifications variées et obscures.

En Asie centrale, la pauvreté et l'absence de perspectives sont souvent évoquées comme des facteurs déclencheurs de radicalisation. L'argument est faible et insuffisant : d'une part cette précarité est toute relative (la situation n'est pas catastrophique), d'autre part elle touche également des régions qui sont épargnées de tout mouvement extrémiste.

L'absence de liberté religieuse et la coercition qu'exercent les régimes locaux sont deux autres facteurs d'explication, dont il ne faut pas non plus exagérer l'importance. La répression à l'égard de certains courants ou penseurs islamistes qui refusent l'islam officiel dicté par le régime, en Ouzbékistan notamment, est certes forte et pesante. Mais cela n'explique pas que les opprimés ouzbeks se tournent vers la Syrie plutôt que vers l'Afghanistan, plus proche, et d'où le mouvement djihadiste ouzbek du MIO combat le « régime impie et oppresseur » de Tachkent.

⁵ E. Suleyanov, « Globalizing Jihad ? North Caucasians in the Syrian civil war », *Middle East Policy Council*, automne 2014, Vol. xxi, n° 3 (<http://www.mepc.org/journal/middle-east-policy-archives/globalizing-jihad-north-caucasians-syrian-civil-war?print>).

Ailleurs d'autres motivations sont invoquées. Pour les militants originaires du Caucase qui sont presque exclusivement tchéchènes, le combat sacré contre la Russie, faute de pouvoir être mené sur place du fait de l'encadrement militaire du territoire, est livré par procuration contre le régime de Bachar al-Assad, son allié. L'aviation russe engagée dans le conflit syrien pour bombarder soi-disant des positions djihadistes en Syrie y poursuit de fait cyniquement des rebelles tchéchènes que Vladimir Poutine avait promis en d'autres temps « de poursuivre jusque dans les chiottes ». Ces mêmes bombardements ont aussi tragiquement touché des villages habités en partie par des descendants de Caucasiens qui avaient fui la conquête russe au ^{xix}^e siècle et avaient été installés par les autorités ottomanes dans diverses parties des actuelles Syrie et Jordanie.

Pour les candidats au djihad originaires d'Asie centrale, dont les plus pieux émigrent en famille, le mobile principal est à rechercher dans l'appel séduisant du retour aux sources et de la propagande du califat autoproclamé. Le fait de jouer sur les notions de « califat » et d'« Etat islamique » flirte avec ces fantasmes d'un autre âge, révolu et idéalisé. Enfin, pour beaucoup d'autres désabusés, participer au djihad est une fuite en avant personnelle, nourrie d'un nihilisme inavoué qui se cache derrière la cause instrumentalisée de la religion.

Il ne s'agit là que de quelques motivations parmi de nombreuses autres, inextricablement liées, dont la confusion rend la compréhension de ces mobilisations ardue. En l'absence de données empiriques solides, ce ne sont que des suppositions à manipuler et à considérer avec précaution et mesure.

Menace djihadiste et sécurité en Asie centrale et dans le Caucase

La radicalisation et le retour de djihadistes au pays créent une menace intérieure directe, et la sécurité nationale est une préoccupation essentielle dans l'espace postsoviétique. Aussi fondée soit-elle, le risque de retour est pour le moins limité et exagéré à dessein, car il permet de justifier l'autoritarisme et la répression de toutes les oppositions ou menaces potentielles. Le président tadjik a comparé l'« Etat islamique » à la peste et ne cesse de sonner l'alarme contre la contagion. Or les estimations chiffrées les plus pessimistes suffisent à relativiser ce risque. On dénombre cinq cents djihadistes venant d'Ouzbékistan, deux cent cinquante du Kazakhstan et cent cinquante du Kirghizstan, soit bien moins que ceux qui sont partis de France, d'Allemagne ou de Belgique, où les communautés musulmanes sont nettement moins nombreuses. Surtout, peu reviennent, soit parce qu'ils n'en ont pas le projet, soit parce qu'ils sont morts. Certains, issus de minorités diasporiques, n'ont même pas la perspective du retour.

Il en va de même pour la menace tchéchène en Russie. Elle est toute relative, détourne la violence du Caucase vers la Syrie, et montre l'inaptitude des djihadistes à agir de façon coordonnée sur le sol de la Fédération de Russie. A bien des égards, la Syrie attire tous les fanatiques de ces pays, trop heureux de s'en débarrasser à bon compte.

Le risque de contagion massive est donc marginal, mais celui d'attentats spontanés, commis par des individus isolés plus que par des structures organisées, ne doit pas être minimisé.

Si l'Asie centrale n'est pas engloutie par le phénomène djihadiste moyen-oriental, il n'en reste pas moins que des risques d'instabilité existent. Le Tadjikistan est le pays le plus vulnérable et le

plus susceptible d'être déstabilisé par une éventuelle convergence entre djihadisme moyen-oriental et islamisme local. Le président Imamali Rahmon a récemment rompu l'accord de cessez-le-feu de 1997 et interdit le Parti de la renaissance islamique⁶, unique parti islamiste légal d'Asie centrale jusque-là. L'Etat a ainsi contraint à la clandestinité la seule formation politique du pays capable de canaliser la frustration politique et sociale ainsi que la montée du radicalisme politico-religieux, ajoutant une contrariété supplémentaire dans une société désespérée et acculée à des choix extrêmes. Les Tadjiks partis en Syrie auraient demandé à al-Baghdadi de porter le djihad au Tadjikistan. Cela ne suffira pas à y attirer l'EI, mais le risque que se développent des liens entre ces éléments tadjiks déstabilisateurs et des djihadistes en Afghanistan existe.

Conclusion

S'il est vrai que Daech est présent en Afghanistan, où des combattants qui lui ont prêté allégeance combattent les talibans, en revanche l'engagement avéré de djihadistes caucasiens et centrasiatiques auprès de l'« Etat islamique » ne donne pas lieu à une ramification dans la zone ex-soviétique comme certaines analyses l'affirment. Le fossé historique et culturel creusé par la domination russe puis soviétique a fini de séparer les musulmans d'Asie centrale et du Caucase de leurs coreligionnaires moyen-orientaux dans le destin et l'appréhension du monde. Le rétablissement des liens en 1991 au moment de la dislocation de l'URSS est timide aussi bien avec le Moyen-Orient qu'avec l'Asie du Sud tant les pouvoirs postsoviétiques en place sont méfiants vis-à-vis de toute forme d'ingérence extérieure, *a fortiori* religieuse.

Le vrai danger d'instabilité auquel font face les Etats et les sociétés d'Asie centrale et du Caucase n'est pas l'EI ni les dérives individuelles du djihadisme, ni même la menace islamiste endogène à ces sociétés comme le MIO, mais bien les tensions dues à l'ethnonationalisme rampant. Dans le Caucase comme en Asie centrale postsoviétique, l'irrédentisme nationaliste a tué bien plus que l'islamisme. Par ailleurs, la dérive djihadiste favorisée par l'échec des « printemps arabes » ne fait que déconsidérer l'idée même de transition démocratique. Enfin, plus que la menace djihadiste, les successions politiques dans ces régimes autoritaires sont des motifs de préoccupation à ne pas négliger, notamment en Ouzbékistan, au Kazakhstan voire au Tadjikistan où les dirigeants sont en place depuis un quart de siècle, surtout à l'heure où la Russie de Vladimir Poutine resserre l'étau sur ses anciennes « possessions ». Et si l'adversaire, profitant du chaos et de la cacophonie antidjihadiste, n'était pas celui qu'on pense ?

⁶ « Tajik islamic party banned, given deadline to stop activities », *Radio Free Europe-Radio Liberty*, 28 août 2015 (<http://www.rferl.org/content/tajik-islamic-party-banned/27213877.html>).